

Études littéraires africaines

CIRIEZ (Frédéric), LAMY (Romain), *Frantz Fanon*. Paris : La Découverte, 2020, 231 p., ill. en couleur – ISBN 978-2-707-19890-7

Dominique Ranaivoson



Numéro 51, 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1079615ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1079615ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ranaivoson, D. (2021). Compte rendu de [CIRIEZ (Frédéric), LAMY (Romain), *Frantz Fanon*. Paris : La Découverte, 2020, 231 p., ill. en couleur – ISBN 978-2-707-19890-7]. *Études littéraires africaines*, (51), 257–260.
<https://doi.org/10.7202/1079615ar>

Jacob pour le convaincre d'inscrire ce film en compétition officielle au festival de Cannes en 1992 documente aussi cette aventure, de même que le témoignage du réalisateur Moussa Sene Absa qui évoque sa découverte du scénario et nous montre le metteur en scène au travail. Dernier acte de ce parcours chronologique, la partie consacrée à « La trilogie inachevée » souligne la cohérence de l'œuvre du cinéaste en faisant écho aux précédentes : Alessandra Speciale explique qu'avec ce projet de trilogie, Mambéty revient à ce qu'il aime le plus (des histoires urbaines de petites gens), tandis que le très théorique article de Vlad Dima sur « la panoptique acoustique de Mambéty » fait écho aux réflexions de Mahriana Rofheart à propos de l'importance du rapport entre le son et l'image dans l'écriture du cinéaste. La dernière section rassemble des « Souvenirs » fort émouvants : un témoignage de Catherine Ruelle sur sa collaboration avec « l'homme qui chevauchait le vent », un court hommage d'Annamaria Gallone à « la magie de Djibril », mais aussi un matériau plus brut, composé d'extraits de scénario, d'interviews, de photographies de tournages et de dessins qui sont de précieux inédits. Une bibliographie / filmographie exhaustive complète l'ouvrage.

L'ensemble produit un recueil disparate où des textes aux statuts divers (dont on regrette au passage qu'ils ne soient pas dépourvus de coquilles) juxtaposent leurs visions de l'homme et de son œuvre. Les témoignages et les documents d'archives qui donnent à voir l'envers de la « merveilleuse et complexe tapisserie » de l'héritage du cinéma africain (pour reprendre la belle formule qu'emploie Scorsese dans la préface) constituent l'apport majeur de cet ouvrage.

Alice CHAUDEMANCHE

CIRIEZ (Frédéric), LAMY (Romain), *Frantz Fanon*. Paris : La Découverte, 2020, 231 p., ill. en couleur – ISBN 978-2-707-19890-7.

Bien des ouvrages ont paru et continuent de paraître à propos de Fanon (1925-1961), mais jamais sous cette forme. Ce volumineux roman graphique est annoncé comme une « biographie » de l'auteur, « librement inspirée de sa rencontre avec Jean-Paul Sartre qui eut lieu à Rome en août 1961 en compagnie de Simone de Beauvoir et de Claude Lanzmann ». Si une très courte bibliographie clôt le volume, témoignant du travail mené sur les textes, les études et les témoignages, l'ouvrage n'en comprend pas moins une part de fiction, ou de reconstitution imaginaire. Structuré en trois étapes, de « vendredi » à « dimanche », le scénario conçu par Frédéric Ciriez retrace en effet le séjour-éclair organisé par Lanzmann quelques mois avant la mort de Fanon en Amérique, et il met notamment en scène les conversations des quatre personnages. Lanzmann, Sartre et Beauvoir sont ici représentés en train d'interroger Fanon à propos de sa trajectoire professionnelle de psychiatre et de son itinéraire politique de

militant. On voit donc Sartre accepter de préfacer *Les Damnés de la terre* (seul fait avéré dans cette reconstitution), interroger Fanon et parfois se faire sèchement remettre en place (« Jean-Paul Sartre, c'est moi votre médecin-psychiatre, je vous signale, en cas d'oubli », p. 91). Il en va de même pour Beauvoir à laquelle Fanon lance, après qu'elle l'a trouvé trop dur envers lui-même : « Madame de Beauvoir, c'est la vérité qui est dure » (p. 68). Le couple donne la réplique (Beauvoir suscite d'ailleurs le récit en disant « nous sommes là pour vous », p. 59), sert le vin, tandis que Fanon se raconte et développe ses points de vue devant cet étrange jury. Sartre se montre ainsi sceptique concernant sa défense ardente du FLN (« porte-parole... qui porte une parole propre ? Qui porte une parole sale ? », p. 165) ; quant à Beauvoir, elle impute à « la virulence de Fanon » (p. 186) les refus qu'opposèrent Césaire, Memmi et Abbas à sa demande de préface. Revenant sur l'engagement de Fanon dans le conflit algérien, Lanzmann évoque enfin « une mission d'arrière-plan, détachée des enjeux premiers du conflit [algérien] ». Le cadre fixe et somme toute secondaire de ces discussions (l'hôtel de Rome) semble finalement assez artificiel, puisque l'ensemble de ces propos fictifs sont avant tout destinés au lecteur. Le questionnement initial des philosophes français justifie et oriente pourtant tout le volume : il ne s'agit pas de reconstituer un itinéraire de vie, mais de comprendre une trajectoire intellectuelle hors norme, pour Sartre comme pour le lecteur. L'enfance en Martinique est donc quasiment absente, au bénéfice de la guerre (racontée en réponse à la question de Sartre « quelles sont vos premières envies de rébellion ? », p. 58) et de l'engagement par idéal patriotique à propos duquel Fanon, avec le recul, concède s'être « trompé » (p. 65). Ces conversations à bâtons rompus, morcelées par la fatigue d'un Sartre vieillissant, bousculé et réduit au rôle de simple faire-valoir, présentent en réalité au lecteur les diverses étapes de maturation d'un homme révolté. Le Fanon de Ciriez explique ainsi comment il a été construit par des rencontres, des humiliations (le racisme dans l'armée, dans les hôpitaux français), des échecs et des convictions qu'il a élaborées quasiment seul.

Cette biographie accorde néanmoins une grande place aux modèles rencontrés, notamment aux philosophes croisés dans les livres (Trotsky, Hegel) ou en cours (Merleau-Ponty, p. 75). Les personnalités médicales, en particulier les théoriciens de la psychiatrie, sont des modèles et des anti-modèles qui expliquent l'élaboration de la vision de l'homme développée par Fanon : Jean Dechaume et sa « conception plutôt organiciste de l'activité mentale » (p. 80), Henri Ey, Kurt Goldstein et la *Gestalttheorie* (p. 85), Lacan et l'école d'Alger (p. 117) que Fanon contredit, enfin François Tosquelles et la social-thérapie découverte en Lozère et mise en place à Blida. Sous la conduite de Fanon, l'hôpital psychiatrique devient « un lieu de recherche » sur les rapports entre l'aliénation mentale et l'aliénation coloniale et, dès 1955, un refuge pour des militants nationalistes recherchés par les forces de sécurité françaises (p. 135). Ces personnalités médicales comptent bien davantage que les référents politiques et litté-

raires : Sékou Touré et Holden Roberto (p. 201) sont fugitivement évoqués, mais Césaire est tenu à distance, et Senghor fermement contesté (« j'ai préféré me tenir à distance des penseurs de la négritude », p. 103). Les remarques sont particulièrement cinglantes concernant « Orphée noir », qualifié de « temps faible de votre dialectique émancipatrice » (p. 104). Le Fanon de Ciriez décoche ses flèches : à Sartre, il lance qu'« il faut être blanc pour penser comme cela » (p. 104), le psychiatre Mannoni est jugé « incapable de penser la violence de l'acculturation des Malgaches » (p. 106) et René Maran est qualifié de « petit-bourgeois » (p. 107). La guerre d'Algérie, à laquelle les lecteurs de Fanon l'associent spontanément, n'apparaît quant à elle que dans le dernier tiers du volume, comme la cause sacralisée du militant qui aide, soutient et plaide en faveur de la lutte sans jamais entrer dans les réseaux politiques algériens. En 1956, le « guerrier à blouse blanche » (p. 149), comme il se qualifie lui-même, doit fuir ; il reste un temps en France, puis le FLN l'envoie à Tunis, où il devient son porte-parole, et à Accra, où, promu représentant permanent du GPRA (p. 196), il tente de montrer aux Africains que la révolution armée algérienne doit être leur modèle et qu'il faut créer une légion africaine qui viendrait la soutenir dans une « odyssée africaine » (p. 205). Cette vision utopique, tout comme la représentation idéalisée que cultive Fanon de la révolution algérienne font de lui, selon ce scénario, un visionnaire aussi ardent qu'isolé, puisque le FLN n'adoptait pas son point de vue et qu'il n'était pas en relation directe avec ses principaux dirigeants (p. 213).

Le grand intérêt de ce qui serait plutôt une *pseudo-autobiographie intellectuelle* est donc de comprendre la progressive élaboration des positions les plus radicales – et souvent les mieux connues – de Fanon. Cette stratégie narrative, pour artificielle qu'elle apparaisse – puisque les conversations (inventées) sont quasiment des interrogatoires –, permet de placer dans la bouche du personnage principal les grands principes auxquels il a cru. En psychiatrie, le volet le moins connu des littéraires (et donc le plus intéressant), son affirmation se fait sur le mode de la profession de foi : « la désaliénation de l'individu passe par la prise en considération de son univers social et culturel de référence » (p. 90). Elle a des conséquences politiques car « la psychiatrie est politique ou n'est pas » (p. 150) : « nous jouons le rôle de penseurs essayant de penser les possibilités de désaliénation de sujets mis au ban d'une histoire et d'une société qui les ont-elles-mêmes écrasés » (p. 91). Dans la conviction de Fanon, ce seront donc les Noirs puis les Algériens et tous les colonisés, combattant avec une violence qualifiée de « nouvel humanisme » (p. 30), qui assureront « l'avènement d'un homme neuf, libéré de l'esclavage et du colonialisme » (p. 31). La dernière scène romaine, avant la mort de Fanon en Amérique, le montre plus déterminé que jamais, s'exclamant, alors qu'il est au bord du malaise : « la violence des masses unifiera le peuple sans contestation possible pour l'instauration d'un monde neuf » (p. 217). C'est cependant à Sartre que le scénariste confie le mot de la fin. Apprenant la mort de Fanon, le philosophe adresse au lecteur une forme d'exhortation : « Il

nous a contestés [...] nous connaissons sa vie par ce qu'il nous en a dit à Rome. C'est à la fois tellement et si peu, en tout cas assez pour ne pas l'enfermer dans une hagiographie qui trahirait sa pensée. Il faut simplement le lire » (p. 227). De fait, on saura gré à cette présentation originale d'avoir échappé aux discours idéologiquement convenus en insistant sur l'articulation entre le médecin et le militant, entre l'Antillais, le Français et l'Algérien (qu'il voulut devenir). La mise en abyme et le graphisme très (trop ?) schématique (les visages sont à peine esquissés) permettent de faire entendre la voix d'un homme, dans ses aspirations, ses limites et son environnement.

Dominique RANAIVOSON

COMPAN (Magali), *Îles intimes : expression de l'îlétité dans l'océan Indien francophone*. Villeneuve-d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion, coll. Littératures, 2020, 204 p. – ISBN 978-2-757-43174-0.

Les îles du Sud-Ouest de l'océan Indien ont toutes subi, quoique de manière très inégale, la colonisation française et en ont conservé les traces par l'usage partiel de la langue française. Leur cherchant des points communs, la critique les réunit sous le terme d'« indianocéaniques » ou à travers le mythe de la Lémurie, tandis que les nationalismes mettent au contraire en valeur l'originalité et la complexité des trajectoires locales. Magali Compan revient dans ce volume sur les représentations européennes des îles en général et des îles tropicales postcoloniales en particulier pour proposer une analyse de diverses œuvres, dont les auteurs viennent de La Réunion (Thierry Fontaine, Emmanuel Kamboo), de Madagascar (Jacques Rabemananjara), de l'Île Maurice (Ananda Devi) et des Comores (Nassuf Djailani). L'originalité de cette démarche ne réside pas tant dans la grille interprétative, qui est celle d'un militantisme occidental « fondamentalement postcolonial » (p. 22) visant à la « décolonisation du regard » pour le libérer des « théories occidentalocentristes » (p. 22) et « décontinentaliser le discours » (prière d'insérer), que dans le choix des œuvres et dans le questionnement du rapport des imaginaires aux divers lieux. Voulant « repenser l'île » (p. 19), M. Compan entend explorer la manière dont chacun des insulaires retenu représente son lieu ou son rapport à celui-ci. Décloisonnant les corpus, elle analyse aussi bien des statues et des installations (Thierry Fontaine et Emmanuel Kamboo), que de la poésie (Jacques Rabemananjara, Nassuf Djailani) et des romans (Ananda Devi). Postulant que tous ces créateurs sont des « subalternes » victimes de « dépossession » (p. 193), elle estime que si leur art, comme ses études tendent à le montrer, est unanimement orienté vers la quête des origines, c'est que leur imaginaire artistique reste « fortement marqué par la présence coloniale française ainsi que les vagues d'immigration successives » (p. 193). Ce vécu (ou ce fantasme) commun, identifié à l'issue de